

**Quelques questions sur notre métier**

L'équipe rassemblée sous l'enseigne Mémoire et Politique a déjà interpellé le public par des ouvrages intitulés *Questions royales* à l'occasion de l'enterrement du roi Baudouin et *Désarroi démocratique* à propos de l'extrême droite en Belgique. Il s'agit donc d'ouvrages sur l'actualité, interrogée à chaud tout en prenant du recul historique. C'est une démarche qui concerne par excellence des politologues, des sociologues, des journalistes. Cette série a produit quelques lectures vivifiantes, notamment sur le deuil monarchique.

Le volume *Les Socialistes et le pouvoir. Gouverner pour réformer ?*<sup>1</sup> est manifestement né de la préoccupation de l'équipe de baliser les élections du 13 juin dernier en proposant aux partis socialistes un miroir pour leur stratégie à venir. Et comme tout bon miroir, celui-ci se devait de réfléchir le passé. D'où l'appel à l'histoire, d'où la question à poser dans cette revue : quelle utilité présente ce volume pour les historiens ?

Ce gros ouvrage est le fruit de la coopération de douze auteurs. Plusieurs contributions s'interrogent sous diverses formes sur l'avenir possible de la social-démocratie belge. Rosine Lewin trace le parallélisme indispensable avec le réformisme chrétien. Les deux textes de Pascal Delwit relatent très clairement

le parcours du PSB de la libération à aujourd'hui; J.M. De Waele développe les liens entre le Parti communiste et les socialistes et Pierre Gillis présente un excellent tableau de la stratégie et de l'idéologie syndicales de l'après-guerre. Pour la plupart, ces contributions constituent des textes de vulgarisation, synthèses sérieuses et réfléchies qui s'alimentent à des travaux antérieurs, souvent de la plume des mêmes auteurs. On regrettera que dans ce registre, d'autres textes historiques du volume n'aient pas ces qualités.

Pour le lecteur qui cherchera, au delà de l'interrogation politique légitime que pose l'ouvrage et qui constitue sa raison d'être, un apport historique original, nous signalerons le texte de Matéo Alaluf, "Le compromis et le renoncement", qui se situe au niveau des idées, et plus encore la petite perle de cinquante pages, œuvre de Guy Vanthemsche, "Les mots et les actes. 100 ans de pratique réformiste en Belgique".

Délaissant la moralisation, la problématique des 'abandons' et des 'déviation' idéologiques, Vanthemsche s'attache, après l'avoir définie, à trouver la pratique réformiste dans le siècle parcouru. Il interroge la législation sociale en posant des questions pour le moins incongrues, car jamais ou rarement posées : que doivent les réformes aux réformistes ? en quoi les adversaires des réformistes ont-ils été co-auteurs des réformes ? quelles réformes ont été introduites ? les réformes

<sup>1</sup> HUGUES LE PAIGE & PASCAL DELWIT (DIR.), *Les socialistes et le pouvoir. Gouverner pour réformer ?*, Bruxelles, Labor, 1998, 410 p.

voulues par les réformistes ont-elles été appliquées par les réformistes au pouvoir ? Les réponses fournies à ces questions depuis le XIXe siècle induisent le rapport à l'Etat, le rapport réel au capitalisme, les différentes phases du réformisme socialiste en Belgique.

Le tableau paradoxal que dresse Van-themsche revient à poser la question de l'implication effective des socialistes réformistes dans les progrès sociaux tant vantés par ceux-ci. Mais surtout il pose la question troublante des vertus réformatrices du capital qui transforme finalement les réformistes en réformateurs généreux. Il souligne que le réformisme ne peut s'épanouir que dans le contexte de la démocratie parlementaire. Il laisse entrevoir cependant, à coté de démonstrations qui frisent volontiers la provocation, la nature exacte de la pression réformiste sur les transformations accomplies. Ainsi cette approche voulue résolument pratique débouche sur les réflexions les plus fécondes dans le domaine de la pratique politique actuelle.

Mais au terme de cette lecture, se pose à nos yeux un problème de principe qui dépasse cet ouvrage en particulier et porte sur un genre qui assure une part de plus en plus importante de l'édition scientifique. Bouclés sans trop de délais grâce à la technique contemporaine, les ouvrages ainsi construits sur un modèle collectif se nourrissent souvent de contributions de qualité et de nature fort diverses.

Le premier modèle est la vulgarisation élémentaire, fruit d'une réécriture de

connaissances déjà établies et de recherches passées; l'auteur rassemble facilement ces données dans ses propres écrits, ce qui autorise une production rapide tout en maintenant une légitimité indiscutable. Un second modèle relève du même mode opératoire, mais sur base des travaux d'autrui, ce qui, pour autant que les citations soient bien indiquées, est tout aussi légitime, mais pas plus original. Et bien entendu, on trouve parfois aussi le fruit d'une recherche originale, d'une réflexion nouvelle ou profondément réactualisée. Le plus souvent, les différents genres se côtoient au sein d'un même ouvrage.

Notre interrogation porte dès lors sur le public visé par ces productions. Public savant ? militant ? cultivé ? étudiant ? grand public ? Chacun y trouvera quelque chose, chacun sera frustré.

Il ne s'agit pas là d'une réaction élitiste, voire même corporatiste. Il nous semble que pareille orientation, dont nul ne pourrait nier l'attrait en termes de notoriété, risque de jouer un rôle néfaste au niveau de la recherche. La quête de médiatisation, le plaisir de publier, voire la prétendue nécessité de multiplier les entrées bibliographiques pour ficeler les dossiers, risquent de tuer chez les jeunes chercheurs, une fois le doctorat accompli, l'envie, la motivation et le plaisir austère de s'enfoncer dans un travail d'envergure, original et novateur aboutissant à ...un livre.

Il est frappant de constater que la recherche belge, francophone en par-

ticulier <sup>2</sup>, privilégie l'article au sein de l'ouvrage collectif au détriment du livre personnel alors que ce dernier constitue, dans les cercles universitaires français, l'arme principale du chercheur désireux de marquer de son empreinte le monde des sciences humaines. L'auteur de ces lignes se reconnaît d'ailleurs également dans ce travers. Il est significatif que les chercheurs belges qui dépassent ce stade, le font quand ils sont reconnus par une institution française : il en adoptent les rites et en recueillent les fruits chez les éditeurs français.

Aurions-nous le souffle court ? Le champ intellectuel francophone serait-il si étriqué ? Nous pensons qu'une certaine pauvreté est indéniable. Pour preuve, l'absence dans nos grands journaux d'articles de fond consacrés aux travaux universitaires. Rien n'y égale les grandes pages du *Standaard der Letteren* ou les dossiers du *Morgen* <sup>3</sup>. En outre, nos écrans ont vu disparaître les chroniques consacrées aux livres et l'histoire ou les analyses approfondies y sont très peu nombreuses alors que partout ailleurs les unes et les autres foisonnent. La 'pilariation' des revues de culture, donc leur confinement, constitue certainement tout à la fois une cause et une conséquence de ce phénomène. Il est ainsi désolant de constater que même de diffusion limitée, les revues ne constituent pas des lieux

de débat intellectuel. La polémique y affleure parfois, rarement la discussion. L'arme la plus terrible utilisée contre les rédacteurs qui s'échinent à maintenir en vie ces lieux d'expression est le silence, l'indifférence. Les billets d'humeur de quelques universitaires dans certains médias ne peuvent tenir lieu de tribunes intellectuelles.

Un élément supplémentaire et sans aucun doute essentiel pour expliquer cette situation est la frilosité de l'édition belge francophone qui peut craindre de manquer du public suffisant pour rentabiliser de gros travaux, d'un accès plus difficile qu'une série de contributions courtes et variées. A moins de disposer d'un lectorat institutionnel captif qui permette des prix prohibitifs (voir les éditions juridiques), ce monde parie donc sur la paresse intellectuelle du public visé.

La production intellectuelle semble ainsi s'aligner sur celle du profit et les scientifiques s'accommoder de cette absence de reconnaissance pour chercher à frapper fort et rapidement. Et pourtant ! Des ouvrages copieux ont dans le passé et récemment encore brisé les frontières étroites d'un lectorat confidentiel. Le pari minimaliste n'est pas une malédiction implacable. C'est pourquoi nous posons la question : faut-il suivre le mouvement ou tenter de le combattre ?

<sup>2</sup> Même si cette attitude, lorsqu'elle est systématique, peut s'avérer injuste, il se fait que certaines commissions du *FWO-Vlaanderen* refusent de prendre en compte dans les CV les contributions à des colloques. Les actes de colloques publiés sans révision soignée peuvent en effet recouvrir le pire comme le meilleur, mais ils s'annoncent comme tels et le lecteur est averti.

<sup>3</sup> Les efforts des quelques mousquetaires qui tentent de pallier cette lacune – Michel Grodent, Paul Vaute ou Christian Laporte dans la presse écrite, Jacques Olivier et Jacques Bauduin à la radio – sont d'autant plus méritoires.

Cela mériterait bien un débat, même sans engagement de publication !

José Gotovitch

### **Antwerpen : veel meer Amsterdam dan Parijs De judeocide in België**

Maxime Steinberg is de historicus die met zijn *magnum opus*, *L'étoile et le fusil* (Brussel, Vie Ouvrière, 4 delen, 1983-1986), de studie van de judeocide in België op een internationaal wetenschappelijk niveau heeft getild. Sindsdien bleef hij onverdroten verder publiceren. Met uitzondering evenwel van zijn boek *Les yeux du témoin et le regard du borgne* (Parijs, 1990) dat het spoor volgde van de 'weggevoerden' uit België richting Auschwitz (wat hij in *L'étoile et le fusil* niet had gedaan), bleef het rijk materiaal aan her en der gepubliceerde artikelen zelfs voor specialisten in de materie vrij onbekend. Het bundelen en vooral het duidelijk in een structuur plaatsen van deze losse stukken in een nieuw boek, *Un pays occupé et ses juifs. Belgique entre France et Pays-Bas* is dan ook bijzonder lovenswaardig en nuttig <sup>4</sup>.

In *Un pays occupé et ses juifs* steken drie grote delen. Het eerste en belangrijkste deel komt terug op enkele sleutelkwes- ties van de judeocide in België en poogt vooral België in vergelijkend perspectief te plaatsen met Nederland en Frankrijk. Het tweede deel bekijkt het spanningsveld tussen geschiedenis en herinnering, thema dat Maxime Steinberg nauw aan het hart

ligt. Het laatste deel gaat nader in op de thematiek van de genocide en hoe, vanuit diverse benaderingen, er een banalisering van de term ingang heeft gevonden.

Bij de bespreking van een boek dat uit zo vele – vaak toch disparate – thema's is opgebouwd, heeft de recensent de (iet- wat vervelende) vrijheid een keuze te maken in het ruime aanbod dat de auteur hem biedt. Omdat Maxime Steinberg zelf in zijn inleiding de klemtoon legt op zijn (naar aanleiding van de publicatie van dit boek herwerkte) tekst over de *middle-of-the-road*-positie van België in West-Europees (Nederland/België/ Frankrijk) judeocide- perspectief, leek mij dit de aangewezen keuze om nader op in te gaan.

De centrale stelling van Steinberg in deze materie is de volgende : in Frankrijk overleefde 75 % van de joodse bevolking, in België 55 % en in Nederland 20 %. België houdt dus het midden tussen zijn beide burens. De verklaring voor dit zo grote verschil zoekt de auteur niet in de verschillende bezettingsregimes (Frankrijk en België een militair, Nederland een civiel bestuur), maar in de politieke omstandigheden – zeg maar machtsverhoudingen – waarin de bezettingsadministraties dienden te werken. Deze context, met name de toepassingsmodaliteiten van de politiek van het minste kwaad die bezettende en bezette overheden in een wankel evenwicht hielden, bepaalde uiteindelijk ook de balans van de levenden en de doden bij de uitvoering van de

<sup>4</sup> MAXIME STEINBERG, *Un pays occupé et ses juifs. Belgique entre France et Pays-Bas*, Gerpinnes, Quorum, 1999, 314 p.

door Berlijn georganiseerde en bevolen genocide. Dit is een uitermate belangwekkend besluit dat met name een verpletterende verantwoordelijkheid legt bij de Nederlandse overheden en maatschappij in het algemeen.

Maar laat mij toe deze bespreking tot het eigen, Belgische, huis te beperken. Mijn punt, of kritiek zo men wil op de analyse van Steinberg, is dat hij de consequenties van zijn eigen stelling niet ver genoeg doortrekt. Met name gaat het mij om de verschillen die hij wel degelijk opmerkt tussen Vlaanderen (Antwerpen) en Brussel. Dit punt bleef in *L'étoile et le fusil* zo goed als afwezig, terwijl het in *Un pays occupé et ses juifs* wel degelijk, maar nog erg terughoudend, aan bod komt. Steinberg schrijft twee korte teksten over Antwerpen<sup>5</sup>, maar laat na het artikel van Lieven Saerens te vermelden dat aangeeft hoe dicht Antwerpen wel bij Amsterdam aanleunt en bijgevolg (in Brussel en Antwerpen woonden ongeveer evenveel joden voor de oorlog) Brussel al even dicht bij Parijs<sup>6</sup>. In dit artikel becijferde Saerens dat het aantal naar Auschwitz gedeporteerde joden wel erg uiteenlopend was in de diverse Belgische steden : voor Antwerpen bedroeg dat 67 %, voor Brussel 37 % en voor de veel kleinere joodse gemeenschappen van Luik en Charleroi respectievelijk 35 en 42 %. Als men rekening houdt met een gemiddelde van 5 % overlevenden bij de raciale deportatie (die meestal uit-

mondde in de directe liquidatie), kan men ook gemakkelijk begrijpen welke betekenis deze cijfers hebben.

Deze zo grote discrepantie verbergt ongetwijfeld een complex aantal oorzaken en het is op dit punt dat Steinberg mijns inziens niet ver genoeg gaat. Hoe ziet bij Steinberg binnen de Belgische context de specificiteit van de Antwerpse context eruit ? Hij vermeldt 1/ de geografische concentratie rond het Centraal Station; 2/ het verbreid antisemitisme in extreemrechtse en conservatieve kringen; 3/ de 'meegaander' attitude van de plaatselijke overheden, zowel bij de invoering van de davidster als bij de hulp die de SS tot twee maal toe kreeg van de Antwerpse gemeentepolitie tijdens nachtelijke razzia's. In mijn ogen zijn deze elementen wel belangrijk, maar toch onvoldoende om te verklaren waarom Antwerpen tot, zoals de auteur schrijft, *Judenreine* stad kon worden uitgeroepen.

Om hierin echt duidelijkheid te krijgen, zal er moeten gewacht worden op de scriptie van Lieven Saerens (die de verhouding tussen Antwerpen en zijn joden van de 19de eeuw tot en met de Tweede Wereldoorlog behandelt), maar enkele nog niet vermelde elementen zou ik toch willen beklemtonen. Deze zijn van drieërlei aard : 1/ de economische positie van de joden in Antwerpen; 2/ het daaruit voortvloeiende populair xenofob-antisemitisch klimaat

<sup>5</sup> *Le verre brisé des pâques anversoises*, over de georchestreerde pogrom in april 1941 en vooral *Le judenrein de la solution finale à Anvers* waarin de diverse en specifieke discriminatoire maatregelen t.a.v. de joden in Antwerpen worden geïnventariseerd.

<sup>6</sup> LIEVEN SAERENS, "Houding tegenover de joden te Antwerpen", in HUGO SOLY & ALFONS K.L. THYS (dir.), *Minderheden in Westeuropese steden (16<sup>de</sup>-20<sup>de</sup> eeuw)/ Minorities in Western European Cities (sixteenth-twentieth centuries)*, Rome/Bruxelles, 1995, p. 215-243.

en 3/ de samenstelling van de Antwerpse joodse bevolking. Deze drie elementen staan niet los van elkaar, maar hebben allen een verband met het wezen van de Antwerpse joodse gemeenschap (die bij Steinberg toch te weinig uit de verf komt) en met haar relatie tot de Vlaamse gemeenschap.

In eerste instantie is er de intense verwevenheid tussen de Antwerpse joden en de diamant. Na de Eerste Wereldoorlog wordt de diamant een belangrijke economische sector in de Scheldestad dankzij de joodse inbreng. Vooral in de diamanthandel veroveren de joden een toonaangevende positie door het internationaal netwerk dat zij, steunend op de wereldwijde joodse migratie, hebben uitgebouwd. Anders is het gesteld met de diamantnijverheid, waar de joodse inbreng – zowel bij de patroons als bij de arbeiders – tijdens het interbellum beperkt blijft.

Deze explosie van het diamantgebeuren wordt voor een deel bewerkstelligd door Galicische joden en voor een deel door Nederlandse joden. De specifieke cultuur die deze migranten met zich meebrengen beïnvloedt in aanzienlijke mate de joodse gemeenschap in Antwerpen. Deze situatie leidt tevens tot een grote onderlinge afhankelijkheid tussen de joodse burgers en de autochtone Antwerpenaars, wat dan weer zowel een integratieproces (bij een deel van de joodse bevolking) als zijn tegenpool een proces van toenemend - meestal door sociaal-economische motieven ingegeven – xenofob antisemitisme (bij een deel van de Vlaamse bevolking) bewerkstelligt. De concurrentie, vooral tijdens de economische crisis van de jaren dertig, is moordend en het ‘zwartwerk’ onder de

joodse arbeiders leidt tot veel ongenoegen bij hun Vlaamse collega's. Dit fenomeen komt ook wel in andere ‘joodse’ sectoren voor, bijv. de confectie, maar nergens zo uitgesproken als in de diamant. Dit populair antisemitisme is dan ook nergens zo duidelijk als in Antwerpen.

Naast de elementen die Steinberg vermeldt, is het mijn overtuiging dat deze fundamenteel verstoorde relatie tussen een deel van de Antwerpse bevolking en haar joodse gemeenschap op het eind van de jaren dertig de werkelijke voedingsbodem vormt waarin de tragische gebeurtenissen van de oorlogsperiode in die mate hebben kunnen plaatsvinden. Daardoor bestond in Antwerpen de politiek-culturele context die toeliet te komen tot een *Judenreine* stad en precies deze context bestond in Brussel niet. Ik kan daar nog aan toevoegen dat elementen uit het onderzoek m.b.t. de ‘ontjoodsing’ van de Belgische economie er bovendien op wijzen dat wie in de Antwerpse diamantsector over aanzienlijke financiële middelen beschikte een veel grotere kans maakte om de dans te ontspringen dan de meerderheid van arbeiders en kleine zelfstandigen.

In de tweede paragraaf van zijn inleiding schrijft Steinberg dat het Vlaams ongenoegen over een zogenaamde ‘anti-Vlaamse’ repressie van de collaboratie na de Tweede Wereldoorlog ieder debat over de ‘Belgische’ verantwoordelijkheid in de uitvoering van de deportatie van de joden in de weg staat. Mijns inziens is de Vlaamse verantwoordelijkheid ter zake nog veel groter. De joodse kwestie in Antwerpen tijdens de bezetting had geen uitstaans met welk soort verdediging van de Vlaamse zaak dan ook. De Vlaamse

deelstaat zal in mijn ogen maar het tijdperk van de volwassenheid binnentreden als hij ook in het reine komt met dit bezwaard oorlogsverleden. In die zin is de joodse kwestie van symbolische betekenis en zal ze ongetwijfeld nog geruime tijd het Vlaamse geweten blijven achtervolgen.

Als bijdrage aan de Vlaamse ontvoogding hoop ik tenslotte dat het onderzoek van Maxime Steinberg – en dat geldt zowel voor zijn eerste 4-delige boek als voor *Un pays occupé et ses juifs* – spoedig in het Nederlands zal worden vertaald.

*Rudi Van Doorslaer*